

duire exactement, afin que le contenu en soit parfaitement connu. Ceci n'est pas un travail peu important et fait à la légère ; car il est le fruit de profondes réflexions , et d'une vaste instruction.»

Ce document rappelait qu'à l'exception des Chinois et des Hollandais, il était défendu à toute autre nation d'aborder dans l'empire ; il ajoutait que pour ne pas en enfreindre les lois on avait refusé toutes les propositions de former des liaisons de commerce avec un grand nombre de pays. Lorsque Laxman était venu on l'avait bien reçu , et on avait fait tout ce qui était permis par les lois. L'empereur pouvait aussi et voulait considérer l'arrivée d'un second bâtiment russe comme une marque de la grande amitié de l'empereur de Russie pour lui. Ce riche monarque lui avait envoyé un ambassadeur plénipotentiaire et beaucoup de présents précieux. D'après les usages des nations qui équivalent à des lois , l'empereur du Japon devrait envoyer en retour à l'empereur de Russie un ambassadeur et des présents. Mais comme il est expressément défendu qu'aucun habitant de l'empire ni aucun bâtiment le quitte pour aller dans un pays étranger , et comme le Japon est une contrée si pauvre qu'il ne peut pas offrir de présents de valeur égale , il ne peut recevoir ni l'ambassadeur ni les présents.

L'ambassadeur représenta inutilement qu'il

n'était pas venu pour demander des présents en retour ; il insista ensuite pour payer les vivres que l'on avait fournis aux Russes , et les matériaux employés au radoub du vaisseau. On lui objecta que ce n'étaient pas des présents que l'empereur du Japon faisait aux Russes , il avait rempli un devoir en leur donnant les choses dont ils avaient besoin. Les interprètes annoncèrent aussi qu'il avait ordonné de porter à bord de la *Nadiejeda* des provisions pour deux mois et en outre deux mille sacs de sel de cinquante livres chacun , cent sacs de riz de cent cinquante livres chacun , et deux mille pièces de capock ou de la plus belle ouatte de soie ; ces derniers objets pour les officiers , le reste pour l'équipage. M. de Resanov ne voulait rien recevoir ; il fallut qu'il y consentit.

Les interprètes, après avoir notifié la volonté de l'empereur de Russie, apportèrent un petit rouleau de papier adressé par le gouverneur à l'ambassadeur ; il l'engageait lorsque le vaisseau serait parti de Nangasaki , à s'éloigner des côtes du Japon dont le mauvais temps et les écueils rendent l'approche très-dangereuse , et déclarait de plus que si à l'avenir des Japonais étaient jetés par la tempête sur les côtes de la Russie , on devait les remettre en Europe aux Hollandais , qui les feraient passer au Japon par Batavia.

Le 6 les interprètes vinrent à Megasaki inviter

l'ambassadeur à recevoir les provisions et la soie, assurant que le gouverneur ne pouvait rien décider à cet égard, qu'il était obligé de suivre les ordres de l'empereur, et qu'en cas de refus il serait contraint d'expédier un courrier à Iedo, ce qui prolongerait au moins de deux mois le séjour des Russes dans la rade de Nangasaki; ce motif détermina M. de Resanov. Les interprètes lui demandèrent ensuite s'il lui convenait d'avoir le lendemain son audience de congé; il s'empessa d'accepter.

Cette audience se passa en complimens, en protestations mutuelles d'amitié et en souhaits réciproques. Lorsque l'ambassadeur se retira, les interprètes lui firent remarquer dans un appartement voisin les pièces de soie que l'empereur avait envoyées en présent. Ils remercièrent beaucoup M. de Resanov de s'être décidé à les accepter, puisque s'il eût persisté dans son refus, on les eût accusés que c'était de leur faute pour n'avoir pas bien traduit l'ordre de l'empereur, et on les eût sévèrement puni.

« Telle fut, s'écrie M. de Krusenstern, l'issue d'une ambassade dont on était fondé à attendre des résultats plus importans. Bien loin d'y gagner quelque nouvel avantage, nous y avons perdu la faculté qui nous avait été accordée d'envoyer un navire à Nangasaki. La communication entre la

Russie et le Japon est interrompue pour toujours, à moins qu'il ne survienne un grand changement dans la forme du gouvernement de l'empire, événement qui n'est pas prochain, quoique les interprètes, sans doute pour flatter l'ambassadeur, prétendissent que le refus de l'admettre avait excité de la fermentation à Nangasaki et à Méaco. Au reste, je suis convaincu que cette interdiction ne causera pas un grand préjudice au commerce de la Russie.

Les Russes, en quittant le Japon, voulurent laisser aux interprètes des marques de leur reconnaissance; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à leur faire accepter quelques bagatelles. Les gouverneurs consentirent enfin à recevoir un petit globe portatif, des cartes géographiques et les costumes des différens peuples de la Russie. L'on n'avait eu généralement qu'à se louer de la conduite des fonctionnaires japonais. Les banios se comportaient toujours avec une gravité extrême; ils ne riaient jamais; ils se bornaient à témoigner de temps en temps leur approbation par un sourire de dignité. Toutes leurs démarches étaient compassées et avaient l'air calculé; sans doute la moindre faute leur eût coûté la vie, aussi montraient-ils dans leurs actions et leurs discours une prudence et une circonspection admirables. Plus leur rang

était élevé, plus leurs manières étaient aisées et polies; si ce n'avait été la différence du langage, on se serait cru au milieu d'Européens très-bien élevés.

Pendant que la *Nadiejeda* était mouillée près du Papenberg, tous les jours une incroyable quantité de canots de toutes les grandeurs venait aussi près que les bateaux de garde le permettaient, pour regarder les Russes; ils étaient généralement remplis de femmes, attirées par la curiosité de considérer les étrangers. Ce spectacle était extrêmement divertissant pour ceux-ci qui avaient l'occasion, au moyen de leurs lunettes d'approche, d'observer des physionomies si différentes de celles de la partie du monde qu'ils habitaient. Quelques-uns de ces bateaux n'amenaient souvent que des enfans de dix à quatorze ans; on aurait dit que toute une école avait voulu prendre part à une partie de plaisir. Dans d'autres barques, on reconnaissait les femmes riches, à la somptuosité de leurs vêtemens; on voyait des mères qui allaitaient leurs enfans, de jeunes filles qui jouaient d'instrumens à cordes; les femmes plus âgées n'étaient pas moins empressées que les autres; on fut privé de ce passe-temps lorsque le navire eut mouillé plus avant dans la baie, et qu'une partie des Russes eut été reléguée à Megasaki. Alors la foule se

porta le long de la palissade qui entourait la cour; on voyait des personnes de tous les états regarder à travers les bambous; il y venait surtout beaucoup de moines qui, de même que les médecins, avaient la tête complètement rasée.

La géographie semblait faire l'objet principal des études de plusieurs banios; le premier interprète montra même des connaissances dans cette science. Cependant ils paraissaient peu instruits de ce qui concernait leur patrie; peut-être était-ce une ignorance affectée. Tous désiraient obtenir des informations sur les différens pays qui composent l'empire de Russie et sur les peuples qui l'habitent; ils suivaient sur la carte la route de la *Nadiejeda*, et s'enquéraient de la distance précise d'un lieu à un autre. Ils admiraient beaucoup les instrumens astronomiques, et quoiqu'ils n'eussent aucune idée de leur usage, ils voulaient par curiosité s'en servir pour regarder le soleil. Cette particularité est d'autant plus remarquable que l'on a prétendu que, par préjugés religieux, les Japonais n'osaient contempler ni le soleil, ni les étoiles.

M. Horner étant occupé à Kibatch à prendre la hauteur du soleil avec un horizon factice, tous les spectateurs le considérèrent avec une attention extrême, et se gardèrent bien de le déranger dans son opération. Il leur permit ensuite de re-

garder avec son sextant ; ils furent très-reconnaissans de cette complaisance.

Les Japonais portent constamment avec eux leur éventail. Toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion, ils priaient les Russes d'y écrire leur nom, et les en remerciaient en se l'appliquant sur le front. Plusieurs les invitaient par signes à faire les lettres assez grandes pour couvrir tout le papier.

Le capitaine du navire du prince de Fisen était extrêmement poli et prévenant ; il pria chacun des Russes qui étaient à son bord de lui dire leurs noms, et les ayant écrits, il leur dit qu'il les conserverait soigneusement comme un précieux souvenir pour lui-même et pour sa famille.

La curiosité des Russes ne manqua pas non plus d'alimens à bord de ce bâtiment où tout était nouveau pour eux. Ils remarquèrent entre autres un homme qui, caché derrière ses compatriotes, était occupé à dessiner. « Nous avons aussitôt cherché, dit M. Langsdorf, à lui inspirer de la confiance, et nous l'avons engagé à copier les objets qui lui semblaient le plus intéressans, et à nous montrer son travail. Son talent était réellement digne d'admiration ; car, en très-peu de temps, il avait représenté avec beaucoup de vérité tout ce qui nous appartenait. »

On eut souvent sujet de se récrier sur l'hu-

meur soupçonneuse du gouvernement ; il n'était pas permis d'acheter aux Japonais la moindre chose, ni de leur faire présent de la plus légère bagatelle ; toutes les fois que les interprètes entraient dans l'enceinte de Megasaki, ou en sortaient, ils étaient fouillés rigoureusement ; ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils purent apporter en cachette de l'encre de la Chine, des dessins, des éventails, des pipes, etc. S'ils eussent été découverts, peut-être ils eussent été punis de mort.

D'un autre côté les gouverneurs de Nangasaki donnèrent un exemple frappant de modération et de bonté. Le papier du Japon étant très-léger, très-mince et très-solide, M. de Langsdorf eut l'idée de l'employer à construire un ballon aérostatique, qui avait dix pieds de diamètre, sur quinze de haut. Plusieurs officiers japonais et quelques interprètes, assistèrent à l'expérience. Ce ballon, le premier qui ait été lancé au Japon, s'éleva à une hauteur considérable ; mais sa partie supérieure s'étant déchirée, il tomba bientôt dans Nangasaki. L'esprit-de-vin brûlant, qu'il renfermait, y mit le feu. Quand il fut à terre il en sortit beaucoup de fumée, de sorte que les Japonais crurent que c'était une machine à incendier. Aussitôt on mit les pompes en mouvement, et le ballon éteint fut porté au gouverneur ; les inter-

prêtes lui expliquèrent toute l'affaire; certes si c'eût été un homme moins raisonnable, elle eût pu occasionner aux Russes de grands désagrémens. « Il se contenta de me faire dire, ajoute M. Langsdorf, que lorsque je voudrais à l'avenir enlever un autre ballon, je devrais choisir un moment où le vent ne soufflerait pas du côté de la terre. »

Le 16 avril à trois heures après midi, l'ambassadeur ayant reçu des interprètes la traduction en hollandais des documens japonais, ils lui annonçèrent qu'il obligerait beaucoup le gouverneur en quittant le lendemain son logement de Megasaki : celui-ci exprimait aussi le vif désir de voir le vaisseau appareiller aussitôt que l'ambassadeur serait rendu à bord. Chacun ne demandait pas mieux que de mettre à la voile le plutôt possible.

Le lendemain M. de Resanov étant arrivé à bord dans le bateau du prince de Tchingodzin, la *Nadiejeda* leva l'ancre. Le gouverneur en renvoyant la poudre et les armes à bord, eut l'attention d'y joindre des vivres pour deux jours, et plusieurs espèces de graines pour semer au Kamtchatka; il fit aussi présent aux officiers de cent cinquante livres de tabac à fumer, et d'une grande quantité d'herbes potagères fraîches. Ainsi jusqu'au dernier moment les officiers du gouvernement japonais donnèrent des preuves d'une politesse remarquable.

Les banios et les interprètes prirent congé des Russes avec un air de cordialité qui semblait un peu étudié, il y en eut trois cependant qui paraissaient vraiment émus. Quant aux autres, dit M. de Krusenstern, ils nous souhaitèrent une heureuse traversée de Nangasaki à Batavia. »

Le 18 avril on profita d'un vent frais du sud-est, et l'on fit voile au nord-ouest. Le dessein de M. de Krusenstern était de faire route entre la Corée et le Japon, de reconnaître la côte nord-ouest de la principale île de cet empire, et de remplir les lacunes que La Pérouse avait été forcé de laisser, faute de temps, dans la géographie de ces mers qu'il a éclaircie le premier.

Le mauvais temps contraria singulièrement les plans de M. de Krusenstern, en l'empêchant de s'approcher de la côte aussitôt qu'il l'aurait voulu. Le 20 il vit l'île de Tsus; sa surface est couverte de hautes montagnes séparées par des vallées profondes; on en était trop éloigné pour distinguer si elle est cultivée avec soin.

Le 1^{er} mai on aperçut la terre par 39° 40' de latitude nord. M. de Krusenstern en quittant Nangasaki avait promis de ne s'approcher des côtes du Japon, qu'en cas de force majeure; et surtout au-dessous du trente-neuvième parallèle. On avait voulu exiger de lui l'engagement de s'en tenir constamment éloigné; mais il avait repré-

senté que plus au nord il ne pouvait se dispenser de la reconnaître, parce que l'on ignorait la véritable position du détroit de Sangaar, et qu'il n'avait pu se procurer au Japon une carte assez exacte pour se diriger; ce qui le mettait dans la nécessité de se tenir à une petite distance de la terre pour chercher ce détroit; on s'en remit à sa discrétion, et il n'abusa pas de la confiance qu'on lui avait témoignée.

Un grand nombre de bâtimens à la voile naviguaient dans le voisinage de la terre que la *Nadiejeda* avait en vue; la brume ne permit pas d'y distinguer des maisons. Derrière la pointe la plus septentrionale d'un promontoire, que l'on nomma *cap des Russes*, la côte s'abaissant et formant une grande baie, on se dirigea de ce côté, croyant que c'était le détroit de Sangaar; on reconnut bientôt qu'il n'y avait pas d'ouverture. Les Japonais donnent au cap des Russes le nom de *Rankaba* ou *Kamo*.

Le 2 mai on était devant une ville assez grande, avec un port à l'embouchure d'un fleuve dans lequel plusieurs bâtimens étaient à l'ancre. La vallée voisine paraissait très-bien cultivée; des champs, des prairies couvertes de troupeaux, des groupes d'arbres ornaient le paysage. On découvrait des maisons le long du rivage; une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige se pro-

longeait au nord de la vallée. Des baleines et une grande quantité de goemons entouraient la *Nadiejeda*. Vers le soir quatre bateaux montés chacun par une vingtaine d'hommes, se détachèrent de terre et s'avancèrent vers le vaisseau. Malgré les démonstrations amicales des Russes, qui les appelèrent en japonais, ils ne voulurent pas en approcher; après en avoir fait deux fois le tour à la voile, et l'avoir examiné avec beaucoup d'attention, ils rebroussèrent chemin. Ces bâtimens différaient totalement par la construction de ceux qu'on avait vus à Nangasaki; ils faisaient mouvoir leurs avirons à l'euro péenne, et non comme les Japonais. Le nombre d'hommes donna quelques soupçons sur leurs intentions, et le capitaine fit charger les canons à mitraille, quoique d'après la police sévère du Japon il ne fût pas probable qu'ils eussent des vues hostiles. On apprit ensuite qu'une ville située sur cette côte à peu de distance du détroit de Sangaar, est habitée par des pirates; c'était peut-être celle qu'on avait vue; s'ils étaient sortis pour attaquer la *Nadiejeda*, la grandeur de ce bâtiment, sans doute le plus fort qu'ils eussent vu jusqu'alors, les empêcha vraisemblablement d'effectuer leur dessein.

Le 5 après midi, l'on se trouva devant le détroit de Sangaar; l'on reconnut que la largeur de son entrée occidentale n'est que de neuf milles.

On apercevait sur la côte d'Ieso, la ville de Matzoumaï qui paraissait assez grande, et dont, avec des lunettes d'approche, on distinguait les temples et les maisons; plusieurs bâtimens étaient à l'ancre près du rivage, on en voyait aussi en construction sur les chantiers.

La côte méridionale d'Ieso présente un grand contraste avec le Japon; on n'y découvrait pas de traces de culture; l'extrémité septentrionale de Nipon offre seule quelque ressemblance avec l'île voisine, par son aspect sablonneux et stérile. Les montagnes d'Ieso étaient encore couvertes de neige; elles ont une apparence volcanique: elles sont nues, raboteuses, déchirées par des crevasses profondes; l'intérieur de l'île, moins exposé à la violence des vents et au froid, doit renfermer des vallées fertiles.

En naviguant au nord, on eut connaissance d'Okosiri, île assez élevée et couverte de forêts; elle parut inhabitée. La côte d'Ieso est très-remarquable par les caps nombreux et les profondes baies qui la découpent. On vit Teouriri et Ianikessiri, deux petites îles éloignées de dix milles, à l'ouest d'Ieso, dont on aperçut la pointe nord-ouest le 10, ainsi que le pic De Langle de La Pérouse.

Ce pic ne fait point partie d'Ieso, comme le navigateur français l'avait supposé; il est situé sur

Rii-Chiri, île que M. Krusenstern laissa à l'ouest en se rapprochant d'Ieso; la côte septentrionale de celle-ci paraît moins âpre que la méridionale. Depuis le bord de la mer jusqu'à un point assez éloigné dans l'intérieur, où commence la chaîne neigeuse qui traverse l'île du sud au nord, le terrain est bas, très-boisé et susceptible de culture; les rivages, la plupart escarpés, sont rocaillieux ou sablonneux. L'aspect de l'île est d'ailleurs aussi monotone que dans le sud; cette côte fertile ne présente non plus aucune trace d'habitation, excepté à la pointe septentrionale, près de laquelle on distingua quelques cabanes de pêcheurs, et à l'extrémité, un grand poteau auquel était attaché un bouchon de paille.

« Comme nous ne découvrions plus de terre au nord, dit M. de Krusenstern, nous devons être à la pointe d'Ieso qui forme le cap méridional du détroit de La Pérouse. Nous nous étions assurés qu'entre ce bras de mer et le détroit de Sangaar, il n'en existe pas d'autre. Je fis donc route à l'est-sud-est, le long de la côte, pour chercher un mouillage commode, dans l'intention d'y passer quelques jours, tant pour recueillir des renseignemens sur cette partie du globe peu connue, que pour fournir à nos naturalistes l'occasion dont ils étaient privés depuis si long-temps, d'augmenter leurs collections. J'ai donné à la pointe sep-

tentrionale d'Ieso et à la baie voisine, les noms de *cap et de baie Romanzov*, en l'honneur du comte de Romanzov, chancelier de l'empire de Russie. Les indigènes désignent le cap par le nom de *Soya*.

« Nous n'avions pas achevé de doubler la pointe sur laquelle nous avons aperçu des cabanes de pêcheurs, qu'un bateau conduit par quatre hommes s'en détacha et se dirigea vers nous; ils restèrent un quart d'heure près du vaisseau, ne voulurent pas y monter malgré nos invitations répétées, puis retournèrent à terre.

« Dès que l'on eut jeté l'ancre dans la baie, dit M. Langsdorf, plusieurs de ces insulaires accostèrent le bâtiment et y montèrent sans témoigner la moindre crainte: aussitôt qu'ils furent sur le pont, ils se mirent à genoux, appliquèrent la paume de leurs mains l'une contre l'autre, les élevèrent lentement et à plusieurs reprises vers le ciel, les ramenèrent ensuite le long de leur visage jusqu'à leur poitrine, puis s'inclinèrent profondément à la manière japonaise. Ils avaient tous un air de bonté très-caractérisé, d'assez grands yeux, les pommettes des joues un peu saillantes, le front avancé, le nez enfoncé et déprimé à la partie supérieure, les joues et le menton couverts d'une barbe longue, noire et forte. Ils parlaient un idiome particulier, comprenaient quelques

mots de japonais, et nous dirent qu'ils étaient des Aïnos.

« On leur demanda où était Matsmaï; ils montrèrent le sud, ce qui nous fit conclure qu'ils appliquaient ce nom seulement à la ville de la côte méridionale, et non à l'île entière. On leur donna du biscuit et de l'eau-de-vie, ils n'eurent pas l'air de les trouver de leur goût. On leur fit présent de couteaux, de miroirs, d'aiguilles et d'autres bagatelles, dont ils parurent très-contens. En s'en allant, ils donnèrent à entendre, par signes, d'aller les voir à terre. »

A deux heures après midi M. de Krusenstern ayant débarqué, avec la plupart de ses officiers, fut surpris de trouver, au milieu de mai, si peu de traces du printemps, dans un pays si peu élevé en latitude. Plusieurs endroits étaient encore couverts de neige. L'on ne voyait pas de feuilles aux arbres, ni de verdure sur la terre, excepté quelques brins d'ail sauvage, et un peu d'oseille. Quel contre-temps pour des hommes qui espéraient se dédommager de l'ennui d'une prison de six mois par une promenade au milieu d'une campagne riante! On ne pouvait marcher que le long du bord de la mer sur le sable et les cailloux; partout ailleurs des marais ou de la neige forçaient à retourner au rivage. On rencontra un Aïno qui, le matin, avait amené à la *Nadiejeda*